

notre temps; et comme dans notre société, nos édifices, nos arts, nos ameublements, nos ustensiles ne soutiennent pas, je le reconnais, la comparaison avec les modèles des époques primitives, ils triomphent à leur aise; et, sans ménager les railleries, ils opposent à notre civilisation, orgueilleuse de ses découvertes, le spectacle de la Grèce, resplendissante de chefs-d'œuvre.

Je veux à mon tour me transporter en Grèce, dans cette Athènes fameuse où les arts, suivant l'expression de Montesquieu, ont atteint ce degré *que de croire les surpasser sera toujours ne pas les connaître*; je suis pressé d'aller confronter, sur ce théâtre préparé à souhait, les faits avec la théorie, et de m'assurer en quelle intimité ont vécu, dans ce coin béni du monde, ces puissances réputées hostiles, les lettres et l'industrie; car je sens que, si j'ai raison à Athènes, il me sera plus facile ensuite de me défendre du découragement, et, en m'expliquant les contradictions, les misères contemporaines, de ne pas désespérer de l'avenir.

On a tout dit sur l'art et la poésie des Grecs. Mais habitués à ne les connaître que par les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés, nous sommes portés à nous les figurer comme exclusivement absorbés dans le culte désintéressé du beau. La société athénienne nous apparaît comme une aristocratie de 20,000 hommes libres, servie par 100,000 esclaves. Les esclaves tournent la meule, taillent les pierres, labourent les champs; les hommes passent de l'Agora au Pnix, des exercices de la palestre à ceux du stade, du Pœcile au Gymnase; ici ils délibèrent sur les intérêts de la République, condamnent Aristide ou décident que la statue commandée à Myron sera de marbre et d'or et non d'airain; nous les entendons encore, comme au temps de Démosthènes, se demander sur la place publique: Qu'y a-t-il de nouveau? le roi d'Asie a-t-il déclaré la guerre ou envoyé une nouvelle